

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Corde de bois et chaise berçante

Il n'y a pas de bessoune... sans besson

Antonine Maillet, *Les Cordes-de-bois*. Montréal, Leméac. 1977, 351 pp.

Roch Carrier, *Il n'y a pas de pays sans grand-père*. Montréal, Stanké, 1977, 116 pp.

Gabrielle Poulin

Numéro 9, février 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poulin, G. (1978). Compte rendu de [Corde de bois et chaise berçante : il n'y a pas de bessoune... sans besson / Antonine Maillet, *Les Cordes-de-bois*. Montréal, Leméac. 1977, 351 pp. / Roch Carrier, *Il n'y a pas de pays sans grand-père*. Montréal, Stanké, 1977, 116 pp.] *Lettres québécoises*, (9), 5-7.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

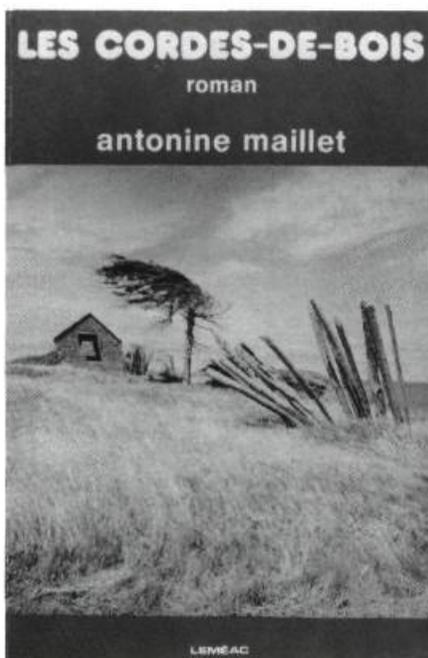
<https://www.erudit.org/fr/>

CORDES DE BOIS ET CHAISE BERÇANTE

Il n'y a pas de bessoune . . . sans besson

Sur les routes qui conduisent vers les petits villages de chez nous et s'enfoncent jusque dans les rangs les plus reculés, il y a toujours eu des colporteurs. Autrefois, c'était le *peddleur* qui étalait sa pacotille devant les yeux éblouis des Phonsine et des Bernadette Salvail. À l'âge de l'offre a succédé celui de la demande : l'antiquaire, lui, arrivait les mains vides, mais remportait dans son camion les bahuts devenus inutiles, les vieux outils de bois désuets, les gramophones à manivelle, les lits hauts sur pattes, les rouets aux grâces surannées et jusqu'aux pots de chambre de granit dont les petites femmes ingénieuses des banlieues cossues savent faire des jardinières odorantes. Pendant qu'on renippait les vieilles maisons à lucarnes et à pignons en les attifant des pieds à la tête de vinyle, d'aluminium, de tapisserie, de plastique et « d'arborite », dans les chic maisons à appartements des villes, bâties en béton et en carton, les intellectuels, pour se mettre à la mode du patrimoine, plaquaient sur leurs plafonds des poutres en bois de grange. Rien ne se crée, rien ne se perd et, au pays de Québec, rien ne change : les plus grands bouleversements ressemblent tout au plus à des déménagements, tandis que les chants et les danses révolutionnaires ne sont que des rajeunissements du folklore et de la gigue.

Hélas ! dans notre époque de scepticisme et de protection du consommateur, on ne croit plus aux *peddleurs* et on se méfie des antiquaires. Les routes de campagne seront-elles privées désormais de la visite dis-



trayante des colporteurs ? Qu'on se rassure ! Il suffit d'ouvrir les romans des deux dernières années pour se rendre compte que la relève itinérante est d'ores et déjà à l'oeuvre et que le mouvement de va-et-vient s'intensifie entre la cité actuelle et le passé villageois. Qu'on soit descendant de pêcheurs ou de bûcherons, on a appris depuis longtemps à se déplacer sur ses racines instables, mouvantes comme des filets ou comme la débâcle qui emporte les billots.

Antonine Maillet vient d'un pays de pêcheurs ; Roch Carrier, d'une région où tous les hommes devaient, un jour ou l'autre (doivent encore), gagner le bois pour se faire quelques piastres. Quand ces deux romanciers écrivent, ils entendent, qui la rumeur

des vagues, qui celle du vent : elles leur apportent dans des odeurs de sel et de gomme d'épinette, la complainte nostalgique du passé.

En attendant de pouvoir le lire, on a beaucoup parlé du dernier roman d'Antonine Maillet : l'aura/l'aura pas ? Avant l'attribution du prix, chacun s'en remettait au jury du Goncourt. L'aura pas ! Après, on s'est convaincu que *les Cordes-de-bois* avaient été victimes d'une sorte d'injustice, d'un complot presque satanique auquel étaient vaguement associés les noms peu rassurants de *Vipère au poing* et de *John l'Enfer*. Un sale coup de Ma-Tante-la-Veuve, quoi ! Entre le roman de l'Acadienne et celui du Français, il ne peut y avoir de commune mesure pour un Québécois et pour un Acadien, d'autant plus qu'il y a fort à parier qu'on ne lira ici que celui de l'Acadienne. Vox populi : *les Cordes-de-bois* bénéficient de l'affront d'un Goncourt refusé.

Pendant ce temps, le dernier-né de Roch Carrier va cahin-caha son petit bonhomme de chemin : Vieux-Thomas se berce dans un coin de la cuisine québécoise où le passé et le présent forment une sorte de pénombre ou plutôt une traînée lumineuse dans laquelle le vieillard regarde danser ses souvenirs et ses regrets. Contrairement à Pierre à Tom et à Ozite, Vieux-Thomas n'a pas besoin qu'on lui pose de questions pour se raconter. D'emblée, la voix du romancier s'est confondue avec la sienne. *Il n'y a pas de pays sans grand-père*² est un roman-délire dans lequel le lecteur est entraîné dès les premiers mots : rejeté par les siens,

réduit au silence, Vieux-Thomas crée lui-même l'oreille du lecteur-auditeur et l'habilité à recevoir la confiance que le romancier a chuchotée à son cœur de vieillard dont l'oreille se fait dure pour les voix qui l'entourent.

Si l'on devait mettre sur les deux plateaux de la même balance, de ce côté-ci de l'Atlantique, les cordes de bois de la Bessoune et la chaise berçante de Vieux-Thomas, *les Cordes-de-bois* dégringoleraient probablement encore une fois, sans que Hervé Bazin n'ait à mettre son poing ensorcelé dans la balance.

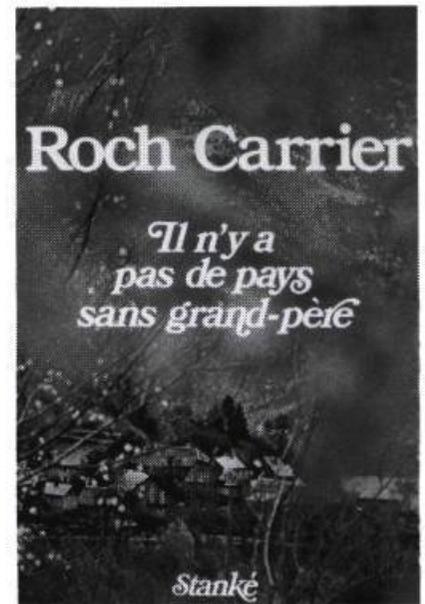
Corder les racontars

« Pour débrouiller les fils d'une histoire nouée par tant de mépris, haine, colère, et chicanes épiques entre deux clans d'un même pays, il faudrait remonter quelques générations. »³ Ce sont précisément les fils de cette histoire, qui a mis aux prises les filles du barbier et la Bessoune, les bien-nantis et les déshérités, les bien-pensants et les pêcheurs, le curé et son vicaire, que la narratrice s'applique à dénouer pour le lecteur. La narratrice, c'est, chacun l'aura deviné, l'auteur des *Crasseux*, de *Mariaagélas*, de *la Sagouine*... qui va et vient de sa table de travail de citadine émigrée dans la littérature québécoise aux petits villages de l'Acadie des aboîteaux. Il va sans dire qu'elle passe davantage de temps à écrire qu'à se documenter : on jette les bûches devant elle ; c'est elle qui les corde avec méthode, entrain et application. L'ennui, c'est que, d'un roman à l'autre, les cordes se ressemblent étrangement : c'est toujours le même bois coupé et la même esthétique du cordeur, qui ramasse, brandit, et range le matériau accumulé, et conséquemment, les mêmes pleins et les mêmes vides, — j'allais dire : le même vide, — du roman. La prohibition, la fausse dévotion, le pharisaïsme, les rivalités entre les gens d'en-haut et ceux d'en-bas, les filles faciles, les veuves enragées, la pauvreté, les fêtes populaires, l'antifolklore en train de se substituer au folklore traditionnel, voilà le matériau que, d'un livre à l'autre, Antoinette Maillet utilise et réutilise en refaisant toujours le même casse-tête.

N'empêche, diront ses défenseurs, qu'elle a de la verve. Oui, et du ton, et un langage coloré. L'élan du conteur aussi, ses détours, ses trucs pour soutenir l'attention ou rattraper un esprit qui allait se laisser distraire. Elle est habile également, comme le montreur de marionnettes : elle joue de la syntaxe, du vocabulaire, de l'interrogation, de l'exclamation, de la litote, comme l'autre, des fils attachés au bout de ses doigts. Ma-Tante-la-Veuve, MacFarlane, monsieur le Curé et les bavasseux de la forge, ramassés dans la droite, n'ont qu'à bien se tenir, car la romancière, du moins quand elle écrit, serait plutôt gauchère : les cinq doigts qui animent le clan des Mercenaires sont infatigables, souples, rusés. Au-dessus de son théâtre de carton et de ses personnages stéréotypés, la conteuse, d'une voix omniprésente, fait la pluie et le gel et le beau temps. Vous l'entendez du début à la fin : elle questionne, s'exclame, s'étonne, insinue, prêche, tonitruue, bavarde et... placote. C'est sa façon à elle de créer un univers éloquent, sinon vivant. Pourtant, à la longue, tout cela s'avère assez monotone. Trois cent cinquante pages cette fois : j'ai failli déserté souvent, lire en diagonale. Si je suis allée jusqu'au bout, c'est pour pouvoir dire honnêtement au lecteur pressé : regardez bien les premiers rangs des *Cordes-de-bois* et passez outre : l'uniformité est impeccable et l'ennui, dans tous les vides, montre son nez gris. Si le bois vit encore, c'est qu'il est fraîchement coupé ; quand il aura bien séché, vous n'entendrez plus, à travers ses crépitements, que la voix immortelle de la Sagouine qui, elle, ne saurait se laisser étouffer.

Vieux-Thomas le romancier

« Vieux-Thomas ne peut aller plus loin que sa berceuse, il ne peut qu'aller, sur ses berceaux, en avant, en arrière. Le temps passe : en avant, en arrière, il se transforme en berceuse : les barreaux, les montants, le dossier, le siège se soudent à son corps et se confondent avec ses os. »⁴ Il n'y a pas de bessoune sans besson. Roch Carrier, lui aussi, est un conteur. Mais, et ce mais suffit à faire de lui un jumeau non identique, il est



d'abord et avant tout un romancier. À l'esthétique de la corde de bois, s'oppose ici celle de la chaise berceuse. Carrier bâtit son œuvre comme Vieux-Thomas, un jour, a bâti sa chaise :

« Du merisier. Un arbre abattu par lui, après l'avoir choisi parmi cent. Ensuite il l'a débité au godendard. Il l'a fait sécher. C'est un bois qui lui ressemblait, du bois comme sa jeunesse. Il entrait à peine dans la vingtaine quand il entreprit de bâtir sa chaise berceuse. Elle a traversé la vie avec lui. Lorsqu'il dort, la berceuse a l'air de continuer de songer à sa place. »

Carrier sait que bâtir un univers romanesque, c'est bâtir sa deuxième ossature, que, parfois l'ossature du livre supporte toute l'âme, que ce sont ses bercements qui ramènent l'âme vers le corps. Le roman vivra plus longtemps que le romancier et l'âme reviendra sur terre se laisser bercer pendant la longue nuit qui suit la mort. C'est pourquoi, il importe que le bois soit fort pour supporter le corps et que l'on connaisse bien son corps avant de construire sa berceuse. « Il n'existe pas deux berceuses pareilles dans le pays entier. » Il n'existe pas non plus deux romans identiques dans l'œuvre de Carrier. Mais le lecteur est accueilli avec chaleur et tendresse partout dans cet univers de bûcherons où les terres *en bois deboutte* ont encore plus d'importance pour bâtir et réchauffer le pays que les billots qui descendent

sur la rivière Famine jusqu'au moulin.

Je ne vais pas revenir sur le dernier roman de Roch Carrier. J'en ai parlé à deux reprises déjà⁶. Mon propos était seulement de faire rejaillir un peu sur Vieux-Thomas, qui n'a pas eu la chance d'aller outre-mer (après tout, la chaise berçante ce n'est pas la chasse-galerie), quelque chose de la gloire qui a éclaboussé la bessoune. Si on avait à recommencer la pesée, je proposerais volontiers qu'on oppose à l'Indien laveur de vitres de Didier Decoin⁷ le vieux Beauceron de Roch Carrier. Depuis le temps qu'il se berce, Vieux-Thomas, non plus, n'est pas sensible au vertige. À bien y songer, c'est peut-être lui le vrai besson de l'Indien aux prises avec le serpent des temps modernes.

Comme John l'Enfer, il a appris à se taire et, du fond de son silence, à réinventer le passé vivant de sa race. Dans ce passé, les gestes avaient plus d'importance que les mots. Quand John l'Enfer regarde les failles qui

menacent les gratte-ciel de New-York, les carambolages gigantesques, les égouts qui éclatent, les manigances des politiciens véreux, lui, le voyant, il songe à l'âme aveugle de la cité qui se débat. Il ne la rejette pas, il n'a pas pitié d'elle : il l'aime. Il sait que la vie est puissante, intacte et qu'elle saura finalement faire dégringoler les échafaudages, se frayer un chemin jusqu'au coeur de l'homme et, qu'un jour, tout pourra recommencer. Vieux-Thomas, lui aussi, va et vient du présent au passé. Au milieu des voix discordantes qui menacent d'étouffer la sienne, il a l'air de délirer comme tous ceux qui n'ont pas l'oeil collé/braqué sur le présent. Vieux-Thomas, en même temps qu'il voit brûler les bûches, regarde pousser les arbres et entend la rumeur future des racines. Il a l'air de retomber en enfance alors qu'il se prépare tout simplement pour le commencement.

D'un côté, John l'Enfer avec ses ventouses collées aux pieds, suspendu à ses gratte-ciel, de l'autre,

Vieux-Thomas, abandonné aux va-et-vient de sa mémoire et de son imagination comme aux deux berceaux de sa chaise-fantôme : la balance oscille. Ils se regardent. Le Beauceron connaît bien l'Indien dépossédé comme il a reconnu son image noire dans la cale du bateau fantastique. Si personne ne fausse le jeu de la balance, ils resteront en suspens tous les deux entre ciel et terre. C'est peut-être là après tout que se bâtit l'univers romanesque et là seulement qu'il peut défier le temps.

Gabrielle Poulin

1. Antonine Maillet, *Les Cordes-de-bois*. Montréal, Leméac, 1977, 351 pp.
2. Roch Carrier, *Il n'y a pas de pays sans grand-père*. Montréal, Stanké, 1977, 116 pp.
3. *Les Cordes-de-bois*, p. 13.
4. *Il n'y a pas de pays sans grand-père*, p. 23.
5. *Ibid.*, p. 14.
6. « Aux marches du réel : Il n'y a pas de pays sans grand-père. » dans *Le Droit* (Ottawa), samedi, 27 août 1977, p. 20; « Vieux-Thomas le romancier », dans *Relations*, octobre 1977, no 430, p. 284-286.
7. Didier Decoin, *John l'Enfer*. Paris, Éditions du Seuil, 1977, 319 pp.

LES LIBRAIRIES DONT ON PARLE...

UN SERVICE
UNIVERSSEL...

D'
ABONNE-
MENTS

LES COMMANDES
SPÉCIALES
(POSTALES OU
TÉLÉPHONIQUES)

LE SERVICE
DE
RECHERCHE
BIBLIOGRAPHIQUE

LE SERVICE
DES LIVRES
RELIÉS ET
CATALOGUÉS

UN STOCK RICHE
DE SES
50,000 TITRES

TOUTES LES
NOUVEAUTÉS

... ET LE
SYSTEME
DES COMMANDES
D'OFFICE

DUSSAULT

HULL
GALERIES
DE
HULL

MONTREAL
8955
SAINT-
LAURENT

OTTAWA
321
RUE
DALHOUSIE

QUEBEC
1305
RUE
CONWAY

SHERBROOKE
* CARREFOUR DE L'ÉTRIE
* CITÉ UNIVERSITAIRE
* CENTRE HOSPITALIER
UNIVERSITAIRE

3-RIVIÈRES
• CENTRE D'ACHATS
DE T.R. OUEST
• C.E.G.E.P.